

Pour créer, il est nécessaire de « retirer la garde qui veille aux portes de la raison » (selon Schiller, dans une lettre en réponse au critique Körner qui se plaignait de ne pouvoir créer). C'est un travail difficile auquel nous sommes cependant tous habitués puisqu'il en est de même si nous voulons savoir, comprendre quelque chose de neuf. Bien entendu, ce point n'est pas suffisant, mais il est indispensable pour oser commencer à construire un savoir ou pour oser créer. Confrontés à nos censures nous naviguons entre elles sur des chemins convenus. Essayons de les surprendre, de les lever, et les chemins du savoir et de la création prennent l'allure d'une aventure dont le devenir n'est pas assuré mais où le présent devient passionnant.

La difficulté vient de ce que nos censures, pour être efficaces - et elles le sont - ne se désignent pas clairement comme telles. Seuls, nous avons peu de chance de leur échapper, même si nous employons des ruses et des détours. Comment lutter contre un adversaire peu visible ? C'est par l'intermédiaire de l'autre que nous avons des chances d'y arriver. C'est l'autre qui nous sert de miroir, qui déforme nos positions, nous oblige à les défendre et à les voir autrement, c'est l'autre qui introduit un doute dans nos certitudes et qui porte la lumière sur des points jusque là restés dans l'ombre. Non pas que l'autre en sache plus et mieux que nous, mais parce que l'autre est comme nous, naviguant dans ses propres aveuglements.

Cette position de l'autre comme pair est la condition de son efficacité à notre égard. Elle ouvre un espace de confiance et la possibilité d'un débat de fond. Elle est aussi constitutive de valeurs qui ouvrent des possibles pour notre société : la fraternité dans le savoir s'oppose à la course aux savoirs accumulés pour écraser les autres. La perception de l'autre comme pair pose très vite la question de la façon dont il est traité par les autres, donc de la justice dans la vie sociale. Au passage, remarquons que c'est bien à l'occasion des actes de savoir et de créer que les injustices faites à un membre du groupe sont terriblement blessantes pour tous les autres, donc sources d'échecs individuels bien souvent incompréhensibles.

Paradoxe des cheminements vers la raison, des voies vers la clarté : elles s'ouvrent au moment où le voyageur fréquente l'ombre. Paradoxe des voies vers des certitudes (provisaires) ou des œuvres (visibles) : elles nécessitent une certaine inquiétude et l'attribution d'un coefficient d'incertitude à nos repères antérieurs. Paradoxe de celui qui crée ou qui sait : il est seul à s'apprendre ou à produire, mais c'est avec l'autre qu'il le fait. Pour cela l'autre peut être effectivement présent et interactif, ou bien physiquement absent, mais il est alors bien intériorisé dans la solitude apparente du créateur ou de l'apprenant qui ont pris longtemps l'habitude et la mesure de l'autre comme présent ou interactif.

L'illusion pédagogique est de croire que celui qui sait peut faire le chemin à la place de celui qui apprend ou qui crée, puisqu'il a échappé lui-même – un temps du moins – à ses propres censures. Mais ce serait croire que les « gardes des portes de la raison » sont des stéréotypes, alors qu'ils se sont construits dans la complexité de nos aventures de vies singulières.

Les savoirs humains doubleraient tous les deux ans ? Comment imaginer que nous ne serions pas capables de nous protéger de ces avalanches par des censures subtiles et élaborées rapidement ? On crée bien avec les autres, mais avec soi et contre soi. C'est sans doute là qu'il faut à l'espèce humaine une immense attention pour mettre en place un cadre de sérénité autour des risques pris à l'occasion des actes d'apprentissages ou de création. Parce qu'ils sont risques, ces actes ont besoin de bienveillance humaine. Et ici, la parité ne suffit pas, sauf à nier que l'intergénérationnel existe, que la société a été faite par des hommes pour les protéger et non pour qu'ils se combattent.

Ce cadre de sérénité est nécessaire pour créer des possibilités d'ouvertures. Il n'est pas du tout un cadre de protection formel qui protège du monde et qui prétend que l'autre est notre ennemi. Le concept d'« école comme havre » a montré dans ce pays ses limites. Bien au contraire il est urgent d'ouvrir les lieux de savoirs au monde social des savoirs et de la création. Combien de lycées ont aujourd'hui une compagnie théâtrale en résidence ou un auteur en résidence ? Combien sont le siège d'une association de chercheurs en mathématiques ou en physique permettant à des lycéens de

côtoyer des savants ? Combien sont le siège d'une association de solidarité ? Combien de collègues ont réservé une salle pour permettre à un plasticien d'y avoir son atelier permanent ? Combien d'écoles ont-elles une aide spécifique pour que les enfants puissent sortir un journal en direction de leur commune et alimenté par les richesses qu'elle comporte ?

Ces mesures se discutent, parce qu'elles ne portent pas sur l'essentiel de l'action de savoir et de créer qui doit être au cœur même de la mission de l'école. Mais elles sont peu coûteuses, et elles répondraient à l'enfermement névrotique et sécuritaire des établissements par une ouverture culturelle portant sur des actes de création et de savoirs non scolaires. Elles leur permettraient d'agrandir leur rôle culturel dans les villes, ouvriraient sur des projets internes, et elles rappelleraient par des symboles forts aux établissements que le sens de leur existence dans la cité touche à la culture, à la création et au savoir. Donc à la formation de citoyens ouverts, créatifs et singuliers, capables d'interroger les moules qu'on risque de leur proposer plus tard...

Mais revenons au cœur de l'action de savoir et de créer. L'autre nous aide à y voir plus clair. Mais au fond, comment ? Nos gardes sont vigilants. Qu'est-ce qui permet cette possible intrusion salutaire de l'autre ? C'est l'expérience, la mise en actes de la création et du savoir qui nous font réponse : œuvre et savoir constitué, même provisoires, ont en commun de naître dans une position où celui qui est à leur naissance n'est pas quitte de ce qu'il fait, a des responsabilités à cet égard, sera vraisemblablement interrogé et devra en rendre compte, ou s'interrogera lui-même. Cette posture fondamentale est éthique : Tous responsables. Elle peut être masquée par le sujet, lui-même peut se laisser manipuler complaisamment ou en résistant. Elle ouvre cependant - parce qu'elle est la séparation de l'œuvre et du sujet - une certitude : celui qui a créé ou qui sait *y a pu quelque chose*, au moins une fois, et si peu que ce soit, c'est déjà un possible qui fonde sa liberté. Éthique d'une part et œuvre ou savoir d'autre part exigent le dialogue : comment faire pour que ce que je sais ou produis ne disqualifie pas ce que je me sens tenu de penser ? Comment faire pour ce que je pense confère toute sa dignité à ce que je sais ou fais ? Il y a là une radicalité éthique dont les conséquences politiques sont importantes : si je sais ou si je fais œuvre, je suis responsable des infinies capacités de mes pairs.